



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de GIRAUD (Victor), « Préface de la première et de la seconde édition », *Les Martyrs ou le Triomphe de la religion chrétienne. Œuvres complètes*, 4, CHATEAUBRIAND (François-René de), p. 1-11

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2396-3.p.0031](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2396-3.p.0031)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

# PRÉFACE

## DE LA PREMIÈRE ET DE LA SECONDE ÉDITION

J'ai avancé, dans un premier ouvrage, que la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. J'ai dit encore que le *merveilleux* de cette religion pouvait peut-être lutter contre le *merveilleux* emprunté de la mythologie. Ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que jé cherche à appuyer par un exemple.

Pour rendre le lecteur juge impartial de ce grand procès littéraire, il m'a semblé qu'il fallait chercher un sujet qui renfermât dans un même cadre le tableau des deux religions, la morale, les sacrifices, les pompes des deux cultes ; un sujet où le langage de la Genèse pût se faire entendre auprès de celui de l'*Odyssée*, où le *Jupiter* d'Homère vint se placer à côté du *Jéhovah* de Milton, sans blesser la piété, le goût et la vraisemblance des mœurs.

Cette idée conçue, j'ai trouvé facilement l'époque historique de l'alliance des deux religions.

La scène s'ouvre au moment de la persécution excitée par Dioclétien, vers la fin du III<sup>e</sup> siècle. Le christianisme n'était point encore la religion dominante de l'empire romain, mais ses autels s'élevaient auprès des autels des idoles.

Les personnages sont pris dans les deux religions : je fais d'abord connaître ces personnages ; le récit montre ensuite l'état du christianisme dans le monde connu, à l'époque de l'action ; le reste de l'ouvrage développe cette action, qui se rattache par la catastrophe au massacre général des chrétiens.

Je me suis peut-être laissé éblouir par le sujet : il m'a semblé

fécond. On voit en effet, au premier coup d'œil, qu'il met à ma disposition l'antiquité profane et sacrée. En outre, j'ai trouvé moyen, par le récit et par le cours des événements, d'amener la peinture des différentes provinces de l'empire romain ; j'ai conduit le lecteur chez les Francs et les Gaulois, au berceau de nos ancêtres. La Grèce, l'Italie, la Judée, l'Égypte, Sparte, Athènes, Rome, Naples, Jérusalem, Memphis, les vallons de l'Arcadie, les déserts de la Thébaidé sont les autres points de vue ou les perspectives du tableau.

Les personnages sont presque tous historiques. On sait quel monstre fut Galérius. J'ai fait Dioclétien un peu meilleur et un peu plus grand qu'il ne le paraît dans les auteurs de son temps ; en cela j'ai prouvé mon impartialité. J'ai rejeté tout l'odieux de la persécution sur Galérius et sur Hiéroclès.

Lactance dit en propres mots :

*Deinde... in Hieroclem, ex vicario præsidem, qui auctor et consiliarius ad faciendam persecutionem fuit*<sup>1</sup>.

« .....Hiéroclès, qui fut l'instigateur et l'auteur de la persécution. »

Tillemont, après avoir parlé du conseil où l'on mit en délibération la mort des chrétiens, ajoute :

« Dioclétien consentit à remettre la chose au conseil, afin de se décharger de la haine de cette résolution sur ceux qui l'avaient conseillée. On appela à cette délibération quelques officiers de justice et de guerre, lesquels, soit par inclination propre, soit par complaisance, appuyèrent le sentiment de Galérius. Hiéroclès fut un des plus ardents à conseiller la persécution<sup>2</sup>. »

Ce gouverneur d'Alexandrie fit souffrir des maux affreux à l'Église, selon le témoignage de toute l'histoire. Hiéroclès était sophiste, et en massacrant les chrétiens il publia contre eux un ouvrage intitulé *Philaléthès*, ou *Ami de la vérité*. Eusèbe<sup>3</sup> en a réfuté une partie dans un traité que nous avons encore ; c'est aussi pour y répondre que Lactance a composé ses *Institutions*<sup>4</sup>. Pearson<sup>5</sup> a cru

1. *De Mortib. persec.* cap. xvi.

2. *Mém. ecclés.*, t. V, p. 20, édit in-4°. Paris.

3. EUSEBII CÆSARIENSIS *in Hieroclem Liber, cum Philostrato editus*, Paris, 1608

4. LACT., *Instil.*, lib. v, cap. II.

5. Dans ses *Prolégomènes sur les ouvrages d'Hiéroclès*, impr. en 1673, t. II, p. 3-19.

quel Hiéroclès persécuteur des chrétiens était le même que l'auteur du *Commentaire* sur les vers dorés de Pythagore. Tillemont<sup>1</sup> semble se ranger à l'avis du savant évêque de Chester ; et Jonsius<sup>2</sup>, qui veut retrouver dans l'Hiéroclès de la *Bibliothèque* de Photius l'Hiéroclès réfuté par Eusèbe<sup>3</sup>, sert plutôt à confirmer qu'à détruire l'opinion de Pearson. Dacier, qui, comme l'observe Boileau, veut toujours faire un sage de l'écrivain qu'il traduit<sup>4</sup>, combat le sentiment du savant Pearson ; mais les raisons de Dacier sont faibles, et il est probable que Hiéroclès, persécuteur et auteur du *Philaléthès*, est aussi l'auteur du *Commentaire*.

D'abord vicaire des préfets, Hiéroclès devint ensuite gouverneur de la Bithynie. Les Ménéès<sup>5</sup>, saint Épiphane<sup>6</sup>, et les actes du martyr de saint Édèse<sup>7</sup>, prouvent que Hiéroclès fut aussi gouverneur de l'Égypte, où il exerça de grandes cruautés.

Fleury, qui suit ici Lactance en parlant d'Hiéroclès, parle encore d'un autre sophiste qui écrivait dans le même temps contre les chrétiens. Voici le portrait qu'il fait de ce sophiste inconnu :

« Dans le même temps que l'on abattait l'église de Nicomédie, il y eut deux auteurs qui publièrent des écrits contre la religion chrétienne. L'un était philosophe de profession, mais dont les mœurs étaient contraires à la doctrine : en public il commandait la modération, la frugalité, la pauvreté ; mais il aimait l'argent, le plaisir et la dépense, et faisait meilleure chère chez lui qu'au palais : tous ses vices se couvraient par l'extérieur de ses cheveux et de son manteau... Il publia trois livres contre la religion chrétienne. Il disait d'abord qu'il était du devoir d'un philosophe de remédier aux erreurs des hommes... ; qu'il voulait montrer la lumière de la sagesse à ceux qui ne la voyaient pas, et les guérir de cette obstination qui les faisait souffrir inutilement tant de tourments. Afin que l'on ne doutât pas du motif qui l'excitait, il s'étendait sur les louanges des princes, relevait leur piété et leur sagesse, qui se

1. *Mém. ecclés.*, t. V, 2<sup>e</sup> édit., in-4<sup>o</sup>, Paris, 1702.

2. *De Scriptoribus historiæ philosophicæ*. Francof., 1659, lib. III, cap. XVIII.

3. Pour soutenir son opinion, Jonsius dit que cet Eusèbe n'est pas celui de Césarée.

4. *Bolæana*.

5. *Menæa magna Græcorum*, p. 177, Venet., 1525.

6. EPIPHANII *Panarium adversus hæreses*, p. 717. Lutetia, 1622.

7. *De Martyr*, ap. IV. EUSEB.

signalait même dans la défense de la religion, en réprimant une superstition impie et puérite<sup>1</sup>. »

La lâcheté de ce sophiste, qui attaquait les chrétiens tandis qu'ils étaient sous le fer du bourreau, révolta les païens mêmes, et il ne reçut pas des empereurs la récompense qu'il en attendait<sup>2</sup>.

Ce caractère, tracé par Lactance, prouve que je n'ai donné à Hiéroclès que les mœurs de son temps. Hiéroclès était lui-même sophiste, écrivain, orateur et persécuteur.

« L'autre auteur, dit Fleury, était du nombre des juges, et un de ceux qui avaient conseillé la persécution. On croit que c'était Hiéroclès, né en une petite ville de Carie, et depuis gouverneur d'Alexandrie. Il écrivit deux livres qu'il intitula *Philaléthès*, c'est-à-dire *Ami de la vérité*, et adressa son discours aux chrétiens mêmes pour ne pas paraître les attaquer, mais leur donner de salutaires conseils. Il s'efforçait de montrer de la contradiction dans les Écritures saintes, et en paraissait si bien instruit, qu'il semblait avoir été chrétien<sup>3</sup>. »

Je n'ai donc point calomnié Hiéroclès. Je respecte et honore la vraie philosophie. On pourra même observer que le mot de philosophe et de philosophie n'est pas une seule fois pris en mauvaise part dans mon ouvrage. Tout homme dont la conduite est noble, les sentiments élevés et généreux, qui ne descend jamais à des bassesses, qui garde au fond du cœur une légitime indépendance, me semble respectable, quelles que soient d'ailleurs ses opinions. Mais les sophistes de tous les pays et de tous les temps sont dignes de mépris, parce qu'en abusant des meilleures choses ils font prendre en horreur ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes.

Je viens aux anachronismes. Les plus grands hommes que l'Église ait produits ont presque tous paru entre la fin du III<sup>e</sup> siècle et le commencement du IV<sup>e</sup>. Pour faire passer ces illustres personnages sous les yeux du lecteur, j'ai été obligé de presser un peu les temps ; mais ces personnages, la plupart placés, ou même simplement nommés dans le récit, ne jouent point de rôles importants ; ils sont purement épisodiques, et ne tiennent presque point à l'action ; ils ne sont là que pour rappeler de beaux noms et ré-

1. *Hist. ecclési.*, t. II, liv. VIII, p. 420, édit. in-8°, Paris, 171.

2. *Lact.*, *Institut.*, lib. V, cap. IV, p. 470.

3. *Hist. ecclési.*, t. II, lib. VIII, in-8°.

veiller de nobles souvenirs. Je crois que les lecteurs ne seront pas fâchés de rencontrer à Rome saint Jérôme et saint Augustin, de les voir, emportés par l'ardeur de la jeunesse, tomber dans ces fautes qu'ils ont pleurées si longtemps, et qu'ils ont peintes avec tant d'éloquence. Après tout, entre la mort de Dioclétien et la naissance de saint Jérôme, il n'y a que vingt-huit ans. D'ailleurs, en faisant parler et agir saint Jérôme et saint Augustin, j'ai toujours peint fidèlement les mœurs historiques. Ces deux grands hommes parlent et agissent dans *les Martyrs* comme ils ont parlé et comme ils ont agi, peu d'années après, dans les mêmes lieux et dans des circonstances semblables.

Je ne sais si je dois rappeler ici l'anachronisme de Pharamond et de ses fils. On voit, par Sidoine Appollinaire, par Grégoire de Tours, par l'*Épître de l'histoire des Francs*, attribué à Frédégaire, par les *Antiquités* de Montfaucon, qu'il y a eu plusieurs Pharamond, plusieurs Clodion, plusieurs Mérovée. Les rois francs, dont j'ai parlé, ne seront donc pas, si l'on veut, ceux que nous connaissons sous ces noms, mais d'autres rois, leurs ancêtres.

J'ai placé la scène à Rome, et non pas à Nicomédie, séjour habituel de Dioclétien. Un lecteur moderne ne se représente guère un empereur romain autre part qu'à Rome. Il y a des choses que l'imagination ne peut séparer. Racine a observé avec raison, dans la préface d'*Andromaque*, qu'on ne saurait donner un fils étranger à la veuve d'Hector. Au reste, l'exemple de Virgile, de Fénelon et de Voltaire, me servira d'excuse et d'autorité auprès de ceux qui blâmeraient ces anachronismes.

On m'avait engagé à mettre des notes à mon ouvrage : peu de livres en effet en seraient plus susceptibles. J'ai trouvé dans les auteurs que j'ai consultés des choses généralement inconnues, et dont j'ai fait mon profit. Le lecteur qui ignore les sources pourrait prendre ces choses extraordinaires pour des visions de l'auteur : c'est ce qui est déjà arrivé au sujet d'*Atala*.

Voici quelques exemples de ces faits singuliers.

En ouvrant le sixième livre des *Martyrs*, on lit :

« La France est une contrée sauvage et couverte de forêts, qui commence au delà du Rhin, etc. »

Je m'appuie ici de l'autorité de saint Jérôme dans la *Vie de saint*

*Hilarion*. J'ai de plus la carte de Peutinger<sup>1</sup>, et je crois même qu'Ammien Marcellin donne le nom de France au pays des Francs.

Je fais mourir les deux Décius en combattant contre les Francs : ce n'est pas l'opinion commune, mais je suis la *Chronique d'Alexandrie*<sup>2</sup>.

Dans un autre endroit, je parle du port de Nîmes. J'adopte alors pour un moment l'opinion de ceux qui croient que la Tour-Magne était un phare.

Pour le cercueil d'Alexandre, on peut consulter Quinte-Curce, Strabon, Diodore de Sicile, etc. La couleur des yeux des Francs, la peinture verte dont les Lombards couvraient leurs joues sont des faits puisés dans les lettres et dans les poésies de Sidoine.

Pour la description des fêtes romaines, les prostitutions publiques, le luxe de l'amphithéâtre, les cinq cents lions, l'eau safranée, etc., on peut lire Cicéron, Suétone, Tacite, Florus ; les écrivains de l'Histoire d'Auguste sont remplis de ces détails.

Quant aux curiosités géographiques touchant les Gaules, la Grèce, la Syrie, l'Égypte, elles sont tirées de Jules César, de Diodore de Sicile, de Pline, de Strabon, de Pausanias, de l'*Anonyme* de Ravenne, de Pomponius Méla, de la Collection des panégyristes, de Jâhanianus dans son Discours à Constantin, et dans son livre intitulé *Basilicus*, de Sidoine Apollinaire, enfin de mes propres ouvrages.

Pour les mœurs des Francs, des Gaulois et des autres barbares, j'ai lu avec attention, outre les auteurs déjà cités, la *Chronique* d'Idace, Priscus, Panitès (*Fragments sur les ambassades*), Julien (première *Oraison* et le livre *des Césars*), Agathias et Procope; sur les armes des Francs, Grégoire de Tours et les *Chroniques*, Salvien, Orose, le vénérable Bède, Isidore de Séville, Saxo Grammaticus, l'*Edda*, l'introduction à l'Histoire de Charles-Quint, les Remarques de Blair sur Ossian, Peloutier, *Histoire des Celtes*, divers articles de Du Cange, Joinville et Froissard.

Les mœurs des chrétiens primitifs, la formule des actes des martyrs, les différentes cérémonies, la description des églises sont tirées d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de Lactance, des

1. *Peutingeriana Tabula itineraria*. Vienne, 1753, in-fol.

2. *Chronicon Paschale*. Parisiis, 1688, in-fol.

Apologistes, des *Actes des Martyrs*, de tous les Pères, de Tillemont et de Fleury.

Je prie donc le lecteur, quand il rencontrera quelque chose qui l'arrêtera, de vouloir bien supposer que cette chose n'est pas de mon invention, et que je n'ai eu d'autre vue que de rappeler un trait de mœurs curieux, un monument remarquable, un fait ignoré. Quelquefois aussi, en peignant un personnage de l'époque que j'ai choisie, j'ai fait entrer dans ma peinture un mot, une pensée tirés des écrits de ce même personnage : non que ce mot et cette pensée fussent dignes d'être cités comme un modèle de beauté et de goût, mais parce qu'ils fixent les temps et les caractères. Tout cela aurait pu sans doute servir de matière à des notes. Mais avant de grossir les volumes, il faut d'abord savoir si mon livre sera lu et si le public ne le trouvera pas déjà trop long.

J'ai commencé *les Martyrs* à Rome, dès l'année 1802, quelques mois après la publication du *Génie du Christianisme*. Depuis cette époque je n'ai pas cessé d'y travailler. Les dépouillements que j'ai faits de divers auteurs sont si considérables, que pour les seuls livres des Francs et des Gaulois j'ai rassemblé les matériaux de deux gros volumes. J'ai consulté des amis de goûts différents et de différents principes en littérature. Enfin, non content de toutes ces études, de tous ces sacrifices, de tous ces scrupules, je me suis embarqué, et j'ai été voir les sites que je voulais peindre. Quand mon ouvrage n'aurait d'ailleurs aucun autre mérite, il aurait du moins l'intérêt d'un voyage fait aux lieux les plus fameux de l'histoire. J'ai commencé mes courses aux ruines de Sparte, et je ne les ai finies qu'aux débris de Carthage, en passant par Argos, Corinthe, Athènes, Constantinople, Jérusalem et Memphis. Ainsi, en lisant les descriptions qui se trouvent dans *les Martyrs*, le lecteur peut être assuré que ce sont des portraits ressemblants, et non des descriptions vagues et ambiguës. Quelques-unes de ces descriptions sont même tout à fait nouvelles : aucun voyageur moderne, du moins que je sache<sup>1</sup>, n'a donné le tableau de la Messénie, d'une partie de l'Arcadie et de la

1. Coronelli, Pellegrin, La Guilletière, et plusieurs autres Vénitiens, ont parlé de Lacédémone, mais de la manière la plus vague et la moins satisfaisante. M. de Pouqueville, excellent pour tout ce qu'il a vu, paraît avoir été trompé sur Misitra, qui n'est point Sparte. Misitra est bâtie à deux lieues de l'Eurotas, sur une croupe du Taygète. Les ruines de Sparte se trouvent à un village appelé Magoula.



vallée de la Laconie. Chandler, Wheler, Spon, Le Roy, M. de Choiseul n'ont point visité Sparte ; M. Fauvel et quelques Anglais ont dernièrement pénétré jusqu'à cette ville célèbre, mais ils n'ont point encore publié le résultat de leurs travaux. La peinture de Jérusalem et de la mer Morte est également fidèle. L'église du Saint-Sépulcre la Voie douloureuse (*Via dolorosa*) sont telles que je les représente. Le fruit que mon héroïne cueille au bord de la mer Morte, et dont on a nié l'existence, se trouve partout à deux ou trois lieues au midi de Jéricho ; l'arbre qui le porte est une espèce de citronnier. J'ai moi-même apporté plusieurs de ces fruits en France<sup>1</sup>.

Voilà ce que j'ai fait pour rendre *les Martyrs* un peu moins indignes de l'attention publique. Heureux si le souffle poétique qui anime les ruines d'Athènes et de Jérusalem se fait sentir dans mon ouvrage ! Je n'ai point parlé de mes études et de mes voyages par une vaine ostentation, mais pour montrer la juste défiance que j'ai de mes talents et les soins que je prends d'y suppléer par tous les moyens qui sont à ma disposition. On doit voir aussi dans ces travaux mon respect pour le public et l'importance que j'attache à tout ce qui concerne de près ou de loin les intérêts de la religion.

Il ne me reste plus qu'à parler du genre de cet ouvrage. Je ne prendrai aucun parti dans une question si longtemps débattue ; je me contenterai de rappeler les autorités.

On demande s'il peut y avoir des poèmes en prose : question qui au fond pourrait bien n'être qu'une dispute de mots.

Aristote, dont les jugements sont des lois, dit positivement que l'épopée peut être écrite *en prose ou en vers*.

Ἡ δὲ Ἐποποιία μόνον τοῖς λόγοις ψιλοῖς, ἢ τοῖς μέτροις<sup>2</sup>.

Et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il donne au vers homé-

1. Ce voyage, uniquement entrepris pour voir et peindre les lieux où je voulais placer la scène des *Martyrs*, m'a nécessairement fourni une foule d'observations étrangères à mon sujet : j'ai recueilli des faits importants sur la géographie de la Grèce, sur l'emplacement de Sparte, sur Argos, Mycènes, Corinthe, Athènes, etc. Pergame, dans la Mysie, Jérusalem, la mer Morte, l'Égypte, Carthage, dont les ruines sont beaucoup plus curieuses qu'on ne le croit généralement, occupent une partie considérable de mon journal. Ce journal, dépouillé des descriptions qui se trouvent dans *les Martyrs*, pourrait encore avoir quelque intérêt. Je le publierai peut-être un jour sous le titre d'*Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, en passant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne.

2. ARIST., *de Art. poet.*, p. 2. Paris 1645, in-6.

rique, ou vers simple, un nom qui le rapproche de la prose, φιλομετρία, comme il dit de la prose poétique, ψιλὸι λόγοι.

Denys d'Halicarnasse, dont l'autorité est également respectée, dit :

« Il est possible qu'un discours en prose ressemble à un beau poème ou à de doux vers ; un poème et des chants lyriques peuvent ressembler à une prose oratoire. »

Πῶς γράφεται λέξις ἄμετρος ὁμοία καλῶ ποιήματι ἢ μέλει, καὶ πῶς ποίημα γε ἢ μέλος περὶ λέξει καλῇ παραπλήσιον<sup>1</sup>.

Le même auteur cite des vers charmants de Simonide sur Danaé, et il ajoute :

« Ces vers paraissent tout à fait semblables à une belle prose<sup>2</sup>. »

Strabon confond de la même manière les vers et la prose<sup>3</sup>.

Le siècle de Louis XIV, nourri de l'antiquité, paraît avoir adopté le même sentiment sur l'épopée en prose. Lorsque le *Télémaque* parut, on ne fit aucune difficulté de lui donner le nom de poème. Il fut connu d'abord sous le titre des *Aventures de Télémaque*, ou Suite du IV<sup>e</sup> livre de l'*Odyssée*. Or, la suite d'un poème ne peut être qu'un poème. Boileau, qui, d'ailleurs, juge le *Télémaque* avec une rigueur que la postérité n'a point sanctionnée, le compare à l'*Odyssée*, et appelle Fénelon un poète.

« Il y a, dit-il, de l'agrément dans ce livre, et une imitation de l'*Odyssée*, que j'approuve fort. L'avidité avec laquelle on le lit fait bien voir que, si l'on traduisait Homère en beaux mots, il ferait l'effet qu'il doit faire et qu'il a toujours fait... Le Mentor du *Télémaque* dit de fort bonnes choses, quoique un peu hardies, et enfin M. de Cambrai me paraît beaucoup meilleur poète que théologien<sup>4</sup>. »

Dix-huit mois après la mort de Fénelon, Louis de Sacy, donnant son approbation à une édition du *Télémaque*, appelle cet ouvrage un poème épique, quoique en prose.

Ramsay lui donne le même nom.

1. DION. HALIC., t. II, cap. xxv, p. 51.

2. DION. HALIC., t. II, p. 60.

3. STRAB., lib. I, p. 12, fol. 1597.

4. *Lettres de Boileau et de Brossette*, t. I, p. 46.

L'abbé de Chanterac, cet ami intime de Fénelon, écrivant au cardinal Gabrieli, s'exprime de la sorte :

« Notre prélat avait autrefois composé cet ouvrage (le *Télémaque*) en suivant le même plan qu'Homère dans son *Iliade* et son *Odyssee*, ou Virgile dans son *Enéide*. Ce livre pourrait être regardé comme un poème : il n'y manque que le rythme. L'auteur avait voulu lui donner le charme et l'harmonie du style poétique<sup>1</sup>. »

Enfin, écoutons Fénelon lui-même :

« Pour *Télémaque*, c'est une narration fabuleuse en forme de poème héroïque, comme ceux d'Homère et de Virgile<sup>2</sup>. »

Voilà qui est formel<sup>3</sup>.

Faydit<sup>4</sup> et Gueudeville<sup>5</sup> furent les premiers critiques qui contestèrent au *Télémaque* le titre de poème contre l'autorité d'Aristote et de leur siècle : c'est un fait assez singulier. Depuis cette époque, Voltaire et La Harpe ont déclaré qu'il n'y avait point de poème en prose : ils étaient fatigués et dégoûtés par les imitations que l'on avait faites du *Télémaque*. Mais cela est-il bien juste ? Parce qu'on fait tous les jours de mauvais vers, faut-il condamner tous les vers ? et n'y a-t-il pas des épopées en vers d'un ennui mortel ?

Si le *Télémaque* n'est pas un poème, que sera-t-il ? Un roman ? Certainement le *Télémaque* diffère encore plus du roman que du poème, dans le sens où nous entendons aujourd'hui ces deux mots.

1. *Histoire de Fénelon*, par M. DE BEAUSSET, t. II, p. 194.

2. *Id.*, p. 196, *Manuscrits de Fénelon*.

3. A ces autorités je joindrai ici celle de Blair : elle n'est pas sans appel pour des Français, mais elle constate l'opinion des étrangers sur le *Télémaque* ; elle est d'un très grand poids dans tout ce qui concerne la littérature ancienne, et enfin le docteur Blair est de tous les critiques anglais celui qui se rapproche le plus de notre goût et de nos jugements littéraires.

« In reviewing the epic poets, it were unjust to make no mention of the amiable author of the *Adventures of Telemachus*. His work, though not composed in verse, is justly entitled to be held a poem. The measured poetical prose in which it is written, is remarkably harmonious, and gives the style nearly as much elevation as the french language is capable of supporting, even in regular verses. »

« En passant en revue les poètes épiques, il serait injuste de ne pas faire mention de l'aimable auteur des *Aventures de Télémaque*. Quoique son ouvrage ne soit pas composé en vers, on peut à juste titre le regarder comme un poème. La prose poétique et mesurée du *Télémaque* est singulièrement harmonieuse, et elle donne au style presque autant d'élevation que la langue française peut en supporter, même en vers<sup>4</sup>. »

4. *La Télécomanie*.

5. *Critique générale du Télémaque*.

<sup>4</sup> *Lect. on Rhet.*, by H. BLAIR, t. III, p. 270.

Voilà l'état de la question : je laisse la décision aux habiles. Je passerai, si l'on veut, condamnation sur le genre de mon ouvrage ; je répéterai volontiers ce que j'ai dit dans la préface d'*Atala* : vingt beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine seront toujours incomparablement au-dessus de la plus belle prose du monde. Après cela, je prie les poètes de me pardonner d'avoir invoqué les Filles de Mémoire pour m'aider à chanter *les Martyrs*. Platon, cité par Plutarque, dit qu'il emprunte le nombre à la poésie, comme un char pour s'envoler au ciel. J'aurais bien voulu monter aussi sur ce char, mais j'ai peur que la divinité qui m'inspire ne soit une de ces Muses inconnues sur l'Hélicon, qui n'ont point d'ailes, et qui vont à pied, comme dit Horace, *Musa pedestris*.